

Emmanuel GRANDHAYE est normalien, agrégé de philosophie et professeur dans un lycée de la région lyonnaise.

Emmanuel GRANDHAYE

L'Emprise. Stratégies du langage totalitaire.

« Pourquoi tant de langues ? Réponse : c'est ainsi »¹. En une formule lapidaire, Paul Ricœur écarte comme purs fantasmes les reconstructions hypothétiques d'une langue originelle unique. La multiplicité des langues est un fait premier, une donnée indépassable : nous sommes *après Babel* – non suite à une faute commise, mais parce que la « condition brisée des langues »² est constitutive de notre existence humaine. « L'humanité, comme le langage, n'existe qu'au pluriel »³ ; au singulier, elle ne serait tout simplement pas.

L'espoir insensé d'une redécouverte de l'idiome originel, ou la recherche d'une langue parfaite, apparaissent alors comme les marques d'un refus radical de la condition réelle de l'homme. Rêve d'une saisie des origines avant les commencements de l'histoire, en deçà de l'horizon ouvert par la dispersion des hommes à la surface de la terre. Incontestablement, la pluralité humaine a une dimension tragique : la diversité des langues et la profusion des cultures portent en elles la possibilité de la discorde, d'une violence inconnue des autres vivants. L'étranger est opaque, insondable, menaçant ; pouvons-nous l'accueillir sans l'absorber en nous ?

Le mythe de Babel appelle dès lors une lecture prophétique : tout commence *après* la dispersion, et le projet des bâtisseurs préfigure la menace toujours actuelle d'une déshumanisation par l'élimination radicale de toute différence⁴, d'une « forclusion de

1. Paul RICŒUR, *Sur la traduction*, Bayard, 2004, p. 58.

2. Paul RICŒUR, *Histoire et vérité*, Seuil, 3^e éd., 1990, p. 296.

3. Paul RICŒUR et Jean-Pierre CHANGEUX, *Ce qui nous fait penser. La Nature et la Règle*, Odile Jacob, 2008, p. 221.

4. « En réalité, toute collectivité humaine soucieuse de faire son unité ou de la maintenir est exposée, quelle que soit sa taille, à la tentation des bâtisseurs de Babylone : l'uniformité. » André WENIN, *D'Adam à Abraham, ou les errances de l'humain. Lecture de Genèse 1,1-12,4*, Cerf, 2007, p. 228.

← **Gustave Kloutsis**, *Projet de pavillon de propagande*, 1922. Gouache, encre et mine de plomb sur papier. Musée national d'art contemporain de Thessalonique

l'altérité »⁵. C'est au cœur même de la condition tragique d'une humanité plurielle que s'enracine la visée totalitaire, en réponse à l'impensable de la rupture survenue entre les hommes. Sera-t-on surpris de constater que c'est la parole – première demeure de l'altérité – que les totalitarismes investissent tout d'abord, pour tenter de la soumettre à l'emprise d'un langage clos sur lui-même et ignorant toute extériorité ? Ce sont les stratégies déployées par le langage totalitaire que nous nous proposons ici d'examiner. Revenir *avant Babel* : tel semble être le secret espoir de la langue nazie et du discours stalinien.

La fêlure du langage

Le langage est une « entité à double face »⁶. Par le truchement de la mise en relation des mots et des concepts, il produit des signes, distincts de leurs référents matériels, qui médiatisent le rapport de l'homme au monde et à ses semblables : d'une part, il dénote certains êtres, par quoi on lui reconnaît une fonction *référentielle* ; d'autre part, il constitue ce qu'il nomme, ce qui fait son pouvoir *créateur*. Sa position est inconfortable : en un sens, il ne fait *que* nommer ce qui sans lui existe ; et pourtant il fait *aussi* advenir ce qu'il nomme dans le monde des hommes, car « chaque mot que tu prononces transforme le monde dans lequel tu te trouves, te transforme toi-même et ta place dans ce monde »⁷. Le langage se déploie donc sur la ligne de crête. Voilà qui fait sa noblesse, mais aussi sa vulnérabilité, car le discours peut à chaque instant basculer tant dans l'illusion de la relation directe et naturelle aux choses que dans l'occultation d'un réel qu'il prétend produire. Or c'est précisément « dans cette fêlure inhérente à la nature du langage que vient se loger la menace totalitaire »⁸.

Encore faut-il circonscrire le problème et préciser ce qu'on entend ici par totalitarisme. On appellera « totalitaire » une forme d'exercice du pouvoir dont on peut dégager quatre traits fondamentaux :

- premièrement, la négation du principe d'une division interne de la société et la production d'une masse amorphe par la destruction des liens sociaux librement établis ;

- deuxièmement, une « dédifférenciation des instances qui régissent la constitution d'une société politique »⁹, le chef se confondant avec l'Etat et la société ;

5. Jacques DEWITTE, *Le pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit. Essai sur la résistance au langage totalitaire*, Michalon, 2007, p. 18.

6. Emile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, coll. TEL, 1975, tome I, p. 28.

7. D. STERNBERGER, *Aus dem Wörterbuch des Unmenschen*, traduit et cité par J. DEWITTE, *op. cit.*, p. 112. « Le langage n'est pas seulement l'arsenal des moyens pour désigner le monde, comme si celui-ci était entièrement donné avant lui et comme si, en parlant, il ne s'agissait que de choisir les mots et tournures dans un grand réservoir disponible. » *Ibid.*, p. 115.

8. J. DEWITTE, *op. cit.* p. 17.

9. Claude LEFORT, « La logique totalitaire », in *L'invention démocratique. Les limites de la domination totalitaire*, Fayard, 1994, p. 100.

- troisièmement, l'adoption d'un système de représentations mettant la propagande au service de la fiction d'un ordre nécessaire, auquel l'humain est absolument soumis – celui de la nature pour le nazisme, celui de l'histoire pour le stalinisme ;
- enfin, l'absolue primauté du mouvement contre toute stabilité institutionnelle.

Le totalitarisme cherche au fond à éliminer toute forme d'altérité pour être à lui seul la totalité de ce qui est. Les hommes eux-mêmes sont de trop : « la destruction de la pluralité des hommes, la création, à partir du multiple, de l'Un qui agira infailliblement comme si lui-même participait du cours de l'histoire ou de la nature, sont un moyen non seulement de libérer les forces historiques ou naturelles, mais encore de les accélérer »¹⁰. L'humanité est superflue sitôt que tous les hommes sont devenus un seul.

10. Hannah ARENDT, *Le totalitarisme*, in *Les Origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, Gallimard, Quarto, 2002, p. 821.

Comment une telle entreprise vient-elle se loger dans la fêlure du langage ? Le discours totalitaire s'ingénie à jouer l'*hubris* créatrice du langage contre toute réalité extérieure, afin de la neutraliser et de réaliser un monde homogène où l'esprit ne rencontrerait plus que lui-même. L'intention de cette exorbitante prétention à « créer une situation dans laquelle le langage n'aurait précisément plus d'Autre »¹¹ est évidente : il s'agit de s'assurer, par l'emprise des signes sur les choses, un pouvoir absolu étendu à tous les domaines de la vie sociale.

11. J. DEWITTE, *op. cit.*, p. 26.

12. « Personne n'est épargné. » Victor KLEMPERER, *LTI [Lingua Tertii Imperii], la langue du III^e Reich. Carnets d'un philologue*, trad. E. Guillot, Albin Michel, rééd. Presses Pocket, 1996, p. 201. « On ne la parle pas impunément, on la respire autour de soi et on vit d'après elle. » *Ibid.*, p. 30. L'ouvrage a été publié en 1947 à partir de notes rédigées dès avant 1933.

Mais il apparaît également que la langue totalitaire ne peut être uniquement conçue comme une forme de violence exercée du dehors sur ceux qui la subissent. Par-delà l'usage du langage comme instrument de pouvoir, c'est plus fondamentalement l'emprise de la langue sur les esprits qui est ici en jeu, car tous la parlent et l'intériorisent, jusqu'à ceux qui la rejettent¹². Le philologue allemand Victor Klemperer note que la langue nazie ne produit pas d'expressions nouvelles, mais redistribue le lexique existant en renversant la connotation des mots et en systématisant des associations jusqu'alors inédites¹³.

13. L'expression péjorative *groß aufgezogen* (monté de toutes pièces) est par exemple renversée par Goebbels en célébration triomphante d'éclatantes réussites (monté de main de maître). *Ibid.*, pp. 75-76.

La langue totalitaire emprunte donc presque tout à la langue commune, « mais elle change la valeur des mots et leur fréquence [...], elle imprègne les mots et les formes syntaxiques

de son poison »¹⁴. Elle redéploie les mots du quotidien – d'apparence innocente – dans des dispositifs discursifs que l'on peut regrouper en cinq grandes catégories : verrouillage sémantique, liquidation du sujet, déportation hors de la parole, obturation du traduisible et neutralisation des possibles. Chacun de ces procédés met en œuvre, à son niveau propre, des stratégies d'exclusion radicale de l'altérité qui se coordonnent au final dans une volonté de bouclage du sens et de la pensée.

14. *Ibid.*, p. 40.

Verrouillage sémantique

Le premier principe des langues totalitaires est d'appauvrir le lexique pour dissoudre le sens et délimiter ainsi le territoire du pensable. Nul ne l'a sans doute mieux exprimé que George Orwell, dans un appendice au roman *1984* qui fixe les principes du *newspeak* (novlangue) totalitaire : « le novlangue était destiné, non à étendre, mais à diminuer le domaine de la pensée, et la réduction au minimum du choix des mots aidait indirectement à atteindre ce but »¹⁵. Il s'agit de rendre les idées hétérodoxes impensables en détruisant les conditions lexicales qui permettent de les dire.

15. George ORWELL, *1984*, trad. A. Audiberti, Gallimard, coll. Folio, 1972, p. 423.

Le trait fondamental du langage totalitaire est donc son indigence délibérée, visant à réduire toute forme d'écart entre le mot et l'idée : le brouillage des repères lexicaux permet d'éliminer les expressions indésirables et de maîtriser l'émergence de significations inédites ; la technicisation du vocabulaire empêche le jeu entre les différents registres de langue et prévient l'apparition de stratégies de contournement du discours officiel ; la simplification des distinctions lexicales a pour corollaire un bouleversement de la portée des concepts¹⁶.

16. « A la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées. » *Ibid.*, p. 79.

La mise en œuvre de cette logique de verrouillage du sens fait prendre à l'analyse deux directions apparemment opposées. D'un côté, **la langue nazie** est animée d'une volonté de réduction systématique de la variété lexicale au profit d'expressions vagues, qui normalisent le discours. Les verbes sont disloqués et remplacés par des tournures stéréotypées¹⁷ dans lesquelles l'emploi de verbes passe-partout rend plus difficile une appréhension nuancée de l'action humaine.

L'euphémisme est de rigueur en tout ce qui concerne l'individu, combiné au superlatif malin appliqué à l'action du Reich : *betreuen* (prendre en charge) est indifféremment appliqué à toute prise en charge des personnes par l'institution – de la bienveillante sollicitude envers les enfants à la « solution finale » ; les bibliothèques des Juifs sont « mises en sûreté » – « car les mandataires du Parti ne volent pas et ne pillent pas » – et les victimes allemandes des bombardements, mortes sans gloire et loin du front, « ont trouvé la mort par un sort tragique »¹⁸ ; en revanche, la « guerre totale » ou la « situation d'éducation totale » des établissements scolaires sont à porter au crédit d'un « Reich millénaire », « éternel », « unique » menant « la plus grande bataille de l'histoire universelle » contre des « ennemis mondiaux »¹⁹.

A chaque fois, le discours recourt à ce qu'Orwell appelle des *blanket-words* (mots-couverture), dont la signification est étendue jusqu'à ce qu'ils embrassent des séries entières de mots qui tombent alors en désuétude. La simplification du vocabulaire et son indétermination neutralisent ainsi la différenciation des concepts et des jugements qu'ils structurent. La langue nazie pense éliminer de la sorte jusqu'à la possibilité même d'une idée étrangère.

En revanche, **la sémantique stalinienne** semble adopter la stratégie inverse : la propagande s'appuie sur une hyperinflation des épithètes et des tournures redondantes²⁰. « On désapprend à l'homme à goûter chaque unité lexicale, en lui proposant en échange des clichés, au moyen desquels il est plus facile de penser, mais qui sont déjà pensés pour vous ; insensiblement, à travers le discours monotone des articles ou les interventions du présentateur de la radio, ces clichés pénètrent l'inconscient [...]. L'être humain ne considère plus le sens des mots qu'il entend, parce que le sens en est affadi »²¹.

Le langage totalitaire prend alors un tour particulier : il cherche à opérer une destruction de l'identité en instillant un désordre volontaire dans les significations du discours, et en conférant à la langue une consistance parfaitement plastique. Le sens des mots étant dissout dans l'accumulation d'équivalents plus ou moins stricts, réévalué en fonction des contextes, instrumentalisé par un pouvoir qui peut arbitrairement en redéfinir la portée d'un moment à l'autre, c'est tout l'édifice du langage qui se trouve

17. *Zum Einsatz bringen* plutôt que *einsetzen* (installer, établir), *zum Ausdruck bringen* plutôt que *ausdrücken* (exprimer). D. STERNBERGER, *op. cit.*, p. 125.

18. V. KLEMPERER, *op. cit.*, pp. 139 et 169.

19. *Ibid.*, pp. 282-285.

20. L'artillerie russe, par exemple, qui ne connut jamais « la gloire victorieuse du combat » (*boevaâ pobednâ slava*), dut attendre la Grande Guerre Patriotique pour que « sa puissance et sa force colossale de destruction » (*moš' i kolossal'nâ uničtožaišaâ sila*) se développe « dans toute leur ampleur et dans des proportions telles qu'on n'en avait jamais vues jusqu'alors » (*v polnom ob'ëme i ne vidannyh prežde masštabah*). « Prazdnik Stalinskoi artillerii », *Pravda*, novembre 1946.

21. B. L'VOFF, « Vzglâd na sovetSKU žurnalistiku Stalinskoi pory čerez prizmu romana Džordža Oruëlla «1984». Giperinflaciâ slova », <http://www.proza.ru/2008/05/22/114>.

grevé par un absolu relativisme qui dépossède l'individu « des liens habituels ou tout simplement logiques et naturels entre les noms et les choses »²².

Le locuteur est incertain du sens même des paroles qu'il profère, le langage ne donne plus accès à rien d'autre qu'à l'emprise arbitraire qu'exerce le discours stalinien sur la définition même des mots. « De par son décret, hier le mot «Hitler» désignait l'incarnation de Belzébuth, il désigne aujourd'hui – avec la même totale sincérité et simplicité d'esprit – le nom vénéré d'un allié »²³.

Faut-il voir dans ce revirement, faisant suite au pacte germano-soviétique de 1939, un simple mensonge de la propagande idéologique soviétique ? Pour le poète polonais Alexandre Wat, les énoncés du communisme sont *jenseits der Wahrheit und Lüge*, par-delà vérité et mensonge : c'est l'idée même de vérité ou de fausseté du discours qui est dès lors disqualifiée. Les sujets parlants sont expropriés du pouvoir de parler et de nommer la réalité²⁴, pouvoir confisqué au profit de la totalité sociale, par le Parti et l'Egocrate.

Liquidation du sujet

L'élimination de l'altérité des pensées peut bien adopter des stratégies différentes, l'enjeu est toujours le même : refermer le langage sur lui-même et déraciner l'agaçante insistance du monde à échapper à sa captation par le discours. Un deuxième dispositif vient alors renforcer cette clôture de la langue : la liquidation syntaxique du sujet humain.

Le journaliste et politologue allemand Dolf Sternberger relève, dans un *Dictionnaire de l'Inhumain* consacré à l'étude de la langue nazie, une prolifération des substantifs et une atrophie des verbes qui concourent à une mécanisation de l'action et à une réification de la personne. Tout se passe comme si le sujet était inessentiel, tant à ses actes qu'à ses paroles. Les constructions impersonnelles se multiplient donc – notamment par le recours au verbe *erfolgen* (s'effectuer), qui consacre la disparition des pronoms et transforme l'action en processus anonyme ne requérant plus le concours d'aucun individu²⁵.

22. « Ces liens ont été aliénés, étatisés pour toujours, afin que chaque mot puisse désigner toute chose selon le bon plaisir de l'usurpateur de tous les mots, de toutes les significations, de toutes les choses et de toutes les âmes » Aleksander WAT, *Mon siècle. Confession d'un intellectuel européen*, Paris/Lausanne, Editions de Fallois/L'Age d'Homme, 1989, p. 389

23. *Ibid.*, p. 416.

24. J. DEWITTE, *op. cit.*, p. 222.

25. L'orientation idéologique de la jeunesse « s'effectue à travers la formation dans l'organisation de jeunesse » (*erfolgt durch Schulung in der Jugendorganisation*); l'achat des actions « s'effectue en étant exempt de l'impôt sur le chiffre d'affaires boursier » (*erfolgt börsenumsatzsteuerfrei*). D. STERNBERGER, *op. cit.*, p. 125.

Cette entreprise d'éviction grammaticale du sujet est également au cœur du discours stalinien : dans la logique de la réduction à l'Un, le Parti est la machine d'incorporation qui englutit les déterminations particulières des sujets dans le collectif communiste, et l'individu n'est qu'un simple exécutant impersonnel, indiscernable de ses semblables, un objet passif, pris dans le fonctionnement autonome de la totalité.

Partout la personne se voit donc réduite à l'état de matériau humain dont on peut à tout instant disposer²⁶. L'empiètement du vocabulaire technique sur tous les domaines de l'existence systématisé cette dépersonnalisation : il faut obéir « fanatiquement » (*fanatisch*) – un des maîtres mots de la langue nazie – c'est-à-dire qu'il faut être « réglé » (*eingestellt*) avec précision sur la volonté du Führer afin que le moral collectif soit « rechargé » (*neu aufgeladen*) et que l'économie puisse tourner « à plein régime » (*zu vollen Touren*). Le pas véritablement décisif vers la mécanisation de la vie par le langage est franchi lorsque la métaphore technique vise directement la personne ; dès lors, « nous ne sommes plus comparés à des machines, nous sommes des machines »²⁷.

26. Klemperer rapporte qu'une gardienne du camp de concentration de Belsen expliquait devant le tribunal de guerre qu'elle avait eu, tel jour, affaire à *sechzehn Stück Gefangenen* (seize « éléments » prisonniers), utilisant la même tournure que pour parler de « têtes de bétail » (*Stück Vieh*). V. KLEMPERER, *op. cit.*, p. 200.

27. *Ibid.*, p. 208.

Déportation hors de la parole

Le sujet s'absentant du discours, ce sont tous les repères symboliques de l'expérience humaine qui vacillent du même coup, et, en premier lieu, celle de la parole. La visée totalitaire de déstructuration de l'homme manifeste ici sa portée ontologique : l'être est un tout dans lequel personne n'est à l'initiative de sa propre parole. Un tout impersonnel où rien ne finit ni ne commence, mais qui s'exprime, éternellement identique à lui-même, par la bouche des hommes.

Emmanuel Lévinas a très nettement perçu ce trait fondamental du totalitarisme, par lequel « l'homme qui parle se sent faire partie d'un discours qui se parle. Le sens du langage ne dépend plus des intentions qu'il y met, mais du Discours cohérent à qui le parleur ne prête que sa langue et ses lèvres »²⁸. Dans cette optique logocratique, l'homme n'est que le serviteur du langage et vit comme en exil hors de sa propre parole.

Wat et Klemperer soulignent que ce dévoilement de l'acte de parole ne fait que prolonger des tendances présentes dans la culture artistique européenne du premier quart du XX^e siècle – futurisme, constructivisme, expressionnisme. Les cubo-futuristes russes, par exemple, se firent les hérauts de la révolte contre le langage logiquement organisé, préférant recourir à une langue *Zaoum* – littéralement « trans-rationnelle » ou « trans-mentale » – constituée de sons déliés de toute signification conceptuelle. « Ce langage zaoum, au fond, n'est pas tout à fait un langage, c'est un pré-langage, pré-culturel, pré-historique, quand le mot n'était pas encore le logos, et l'homme un Homo Sapiens »²⁹. Cette volonté de régression en deçà de la localité humaine constituée est du même ordre que l'entreprise totalitaire de déportation hors de la parole : ce n'est plus l'homme qui parle, c'est, par le cri inarticulé, l'inhumain qui parle en lui.

Le totalitarisme entend ainsi retirer à l'individu jusqu'à son pouvoir d'énonciation du réel et de son expérience du monde. C'est la pluralité des sensibilités et des modes d'appréhension de la réalité qu'il tente ainsi d'éradiquer. Ce n'est donc pas un hasard si les grandes anti-utopies dénonçant les mondes totalitaires insistent tant sur la congruence entre la volonté de captation de la parole et le contrôle obsessionnel des corps et de la sexualité. Qu'il s'agisse de la réduction du champ sémantique de l'intime à l'alternative *crimesex/goodsex* (crimesex/biensex) dans *1984*, ou de l'adoption d'une *Lex Sexualis* dans le roman *Nous Autres* d'Eugène Zamiatine³⁰, l'enjeu est bien de déposséder l'individu de la conscience de la présence d'un autre dans la rencontre.

Mais l'indéracinable expérience de l'intimité bouscule soudain l'édifice totalitaire et en manifeste l'absurde : la sexualité, en son mystère, déborde de partout le cadre dans lequel on la voulait maintenir³¹. A travers elle, le réel rappelle qu'il n'est pas aboli, qu'un autre subsiste hors de l'emprise du langage et que le sujet survit en son corps à sa déportation hors de lui-même. Le héros de Zamiatine peut alors enfin faire l'expérience d'altérité qui passe en lui-même : « Je me vitrifiai et je vis ce qui était en moi. J'étais double. Il y avait d'abord ce que j'étais auparavant, D-503, le numéro D-503, et puis, il y en avait un autre... Autrefois, ce dernier ne laissait voir ses pattes velues hors de sa

28. Emmanuel LEVINAS, *Difficile liberté. Essais sur le judaïsme*, Albin Michel/Le Livre de Poche, 1997, p. 190.

29. Kornei I. TCHOUKOVSKI, *Les Futuristes*, trad. G. Conio, Lausanne, L'Age d'Homme, 1976, p. 52.

30. « N'importe quel numéro a le droit d'utiliser n'importe quel autre numéro à des fins sexuelles ». Evgueni I. ZAMIATINE, *Nous autres*, trad. B. Cauvet-Duhamel, Gallimard, coll. TEL, 1979, p. 34.

31. « Elle reste irréductible à la trilogie qui fait l'homme : langage-outil-institution. » P. RICŒUR, *Histoire et vérité*, *op. cit.*, p. 128.

32. E.I. ZAMIATINE, *op. cit.*, p. 66.

coquille que de temps en temps, mais en ce moment il se montrait tout entier, sa coquille craquait... »³².

Obturation du traduisible

Pour secouer le joug du langage totalitaire, il faut avoir fait l'expérience de son inadéquation et découvert en soi la mutilation progressive qu'il fait subir à tous ceux qui le parlent. Il faut s'être connu en exil hors de sa propre parole, car c'est ainsi seulement que peut être restauré l'écart salutaire entre le locuteur et la langue qu'il parle. En 1945, Sternberger présente son entreprise en ces termes : « La tâche que se fixe ce dictionnaire va exactement à l'encontre de celle que se fixent les dictionnaires courants : elle consiste à nous rendre cette langue étrangère »³³. Tout se passe donc comme s'il fallait commencer par restituer aux langues leur pluralité et sortir de la totalité close d'un discours sans extérieur. On croise ici la quatrième stratégie langagière des totalitarismes : rendre impossible la traduction de l'idiome officiel.

33. D. STERNBERGER, *op. cit.*, p. 150.

George Orwell fait de la recherche de l'autosuffisance la marque même du *newspeak*. Les euphémismes, les superlatifs, les *blanket words*, les sigles, les tournures impersonnelles ne peuvent être exprimés d'une autre manière qu'au prix de longues périphrases qui impliquent toujours « la perte d'une certaine harmonie »³⁴. Là est en effet le piège du langage totalitaire : il produit un monde qui lui est propre, un monde signifiant, non dépourvu d'une certaine cohérence, et qui propose même à l'imagination des jeux de renvois internes – mais un monde sans ombre et sans extérieur, un monde transparent dans lequel le langage n'est plus appelé à remplir sa fonction d'instance médiatrice.

34. G. ORWELL, *op. cit.*, p. 427.

Cette conception univoque efface les approximations, les tâtonnements, les hésitations dans la compréhension de soi et du monde. Elle ne peut accorder aucune place au risque de l'indétermination, qui est le propre de l'acte de traduction. Pour traduire, il faut avoir renoncé à dire exactement la même chose, à combler « l'écart entre équivalence et adéquation totale »³⁵ ; il faut accepter de construire du comparable – ce qui est inconcevable pour des organisations revendiquant une absoluité quasi-divine.

35. P. RICŒUR, *Sur la traduction, op. cit.*, p. 20.

L'obturation du traduisible joue à l'intérieur même des langues totalitaires. L'allemand ne connaît pas, par exemple, d'équivalent pleinement satisfaisant pour l'adjectif *fanatisch* : « intraduisible et irremplaçable »³⁶, il s'impose aisément comme seul vocable apte à exprimer de façon suffisante le genre de passion dont doit être animé un authentique serviteur du peuple allemand. Durant la guerre, Goebbels recourt massivement à des mots d'origine étrangère, parfois germanisés³⁷, mais l'effet recherché est le même : le mot impressionne d'autant plus qu'il est intraduisible, et son caractère ronflant recouvre efficacement des faits indésirables.

Dire les choses autrement, réactiver une variété lexicale anesthésiée par les expressions toutes faites – ou, face au discours stalinien qui neutralise le libre choix des mots en les vidant de leur sens, donner une voix à la violence en appelant un crime un crime – c'est briser la circularité de la langue totalitaire et restaurer la réalité dans sa qualité d'autre du langage.

Neutralisation des possibles

La difficulté est qu'il ne suffit pas de dénoncer pour rompre complètement l'emprise. D'une part, l'idée selon laquelle la liberté intérieure de l'esprit pourrait se dérober à la domination extérieure s'avère être illusoire. La langue contamine, comme un poison, l'ensemble des catégories de la pensée et suscite les comportements qu'elle nomme³⁸. D'autre part, le totalitarisme s'appuie sur un type d'idéologie particulier : non content de vouloir combler, en projetant dans les mots une représentation de lui-même, l'écart sans cesse croissant entre le réel et la prétention du pouvoir à la légitimité, le discours totalitaire réussit en outre à disqualifier par avance toute utopie.

Ce genre littéraire décalé, dont le contenu se fixe en un ailleurs qui n'est nulle part, est l'occasion d'un détour qui permet de penser le réel : c'est à partir du non-lieu utopique « qu'un regard neuf peut être jeté sur notre réalité, en laquelle plus rien désormais ne peut être tenu pour acquis »³⁹. On pourrait s'attendre à ce que les voix dissidentes qui s'élèvent du sein des régimes totalitaires s'emparent de cette forme de subversion critique pour démasquer les folles prétentions du pouvoir. Or, il

36. V. KLEMPERER, *op. cit.*, p. 91.

37. *Diffamieren* (diffamer), *Invasoren* (envahisseurs), *Agressoren* (agresseurs), *liquidieren* (liquider), *Defaitismus* (défaitisme), bientôt orthographié *Defätismus*. *Ibid.*, pp. 322-323.

38. Sternberger a fait maintes fois l'expérience de ce moment où les gestes que l'on mime pour se dissimuler aux yeux des mouchards font s'évanouir la frontière entre le camouflage et l'hypocrisie : en effectuant le salut nazi, « pour un court instant, on *était* aussi ce que l'on *faisait*. » D. STERNBERGER, « Hypocrisie », *op. cit.*, p. 100. Klemperer ajoute, à propos d'une scène semblable : « aucun d'entre eux n'était nazi, mais ils étaient tous intoxiqués. » V. KLEMPERER, *op. cit.*, p. 137.

39. « Le champ du possible s'ouvre désormais au-delà de celui du réel. » P. RICŒUR, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Seuil, 1986, p. 232.

n'en est rien. Tout se passe comme si la faculté même d'imaginer d'autres possibles avait été étouffée.

Si, dans les premières années qui suivent la révolution de 1917, les récits utopiques abondent en Union Soviétique, la situation s'inverse radicalement après les Grandes Purges. « Le rêve d'un avenir meilleur ne peut être engendré que par l'insatisfaction du présent. [Or], dans l'URSS de 1937, le passage au socialisme est officiellement achevé : l'utopie est donc devenue réalité, la réalité n'a alors plus besoin d'utopie. [...] Tout rêve qui sort du cadre imposé par l'État, est anéanti sans pitié, méthodiquement »⁴⁰. Le discours stalinien se situe donc, en quelque sorte, par-delà l'idéologie et l'utopie ; il annule la polarité de ces deux formes de l'imaginaire social.

40. Leonid HELLER, *De la Science-Fiction soviétique. Par delà le dogme, un univers*, Lausanne, Éditions de l'Âge d'Homme, 1979, pp. 44-45.

Comment inventer une autre société alors que l'écart entre le possible et le réel rendu est inopérant ? Comment l'imagination pourrait-elle s'emparer du langage de manière subversive alors que les mots eux-mêmes sont entièrement vidés de leur substance et soumis à l'arbitraire radical de l'Egocrate ? L'« univers hallucinatoire »⁴¹ du totalitarisme piège, dès avant sa formation, tout essai de débordement par la fiction.

41. A. WAT, « Quelques aperçus sur les rapports entre la littérature et la réalité soviétique », conférence prononcée à Oxford en 1962, citée par J. DEWITTE, *op. cit.*, p. 218.

Reste alors à revenir au lieu même où tout a commencé – à la fêlure entre la fonction de désignation et la puissance de manifestation de la parole – pour rappeler que les mots ne sont pas le monde, et que la dimension référentielle ne peut être innocemment méprisée. C'est ce que font, patiemment, sans préambules ni commentaires, les récits de Varlam Chalamov⁴² : restituer un sens aux mots, décrire le quotidien des camps du Goulag, faire le récit du réel, retrouver la langue même des choses.

42. Varlam T. CHALAMOV, *Récits de la Kolyma*, Lagrasse, Verdier, 2003.

Ethique de la parole

Les stratégies du langage totalitaire concourent à consacrer une expression univoque du monde en excluant l'altérité partout où elle vient rappeler la condition brisée de l'humanité – à l'intérieur des langues, entre elles, dans leur rapport à l'homme ainsi qu'à la réalité. L'emprise que les totalitarismes exercent sur les individus par l'intermédiaire des discours, révèle au fond deux menaces qui pèsent à tout instant sur la parole des hommes.

Il faut reconnaître, en premier, la tentation de réduire le multiple à l'un, l'étranger au même, le distinct à l'identique⁴³. Maintenir ouvert, dans sa propre parole, un espace pour faire l'épreuve de l'étranger – Paul Ricœur parle d'« hospitalité langagière »⁴⁴ – s'avère alors être la première tâche d'une éthique de la parole. Mais on pourra également s'interroger sur la déconcertante facilité avec laquelle il nous est loisible de nous absenter à notre propre parole⁴⁵.

La seconde tâche qui nous incombe est par conséquent de garder toujours vif notre pouvoir d'initiative du choix des mots, parmi ceux que la langue nous propose comme autant de possibilités qu'il ne tient qu'à nous de réaliser ou de rejeter. L'acte de parler revêt aussitôt une dimension prophétique: « parole d'un discours qui commence *absolument* dans celui qui le tient et qui va vers un autre *absolument* séparé ». « Parole qui tranche », au sein d'une « civilisation d'aphasiques »⁴⁶. Parole libre, qui se sait vulnérable et prend sur elle de poursuivre jusqu'en ses méandres le travail créateur de la séparation initié au début de la Genèse. « Parole plénière, significative toujours d'une présence »⁴⁷. Parole habitée.

Emmanuel GRANDHAYE

43. On retrouve là le projet illusoire de retour à une situation pré-babélique: « L'humanité ressemblerait alors à une totalité indivise, elle serait comme un monstre unique qui n'aurait plus personne à qui pouvoir et devoir parler. De toute éternité, elle ne serait plus qu'en sa propre compagnie et, devenue un tel géant d'accord avec lui-même, elle serait vouée pour finir à perdre tout simplement la voix » D. STERNBERGER, « Über die Menschlichkeit der Sprache », *op. cit.*, p. 139.

44. P. RICŒUR, *Sur la traduction*, *op. cit.*, p. 19.

45. Hannah Arendt note que, lors de son procès, Adolf Eichmann semblait s'être retiré en deçà des mots qu'il proférait: « Le langage administratif était devenu son langage parce qu'il était réellement incapable de prononcer une seule phrase qui ne fût pas un cliché [...]. Il disait toujours la même chose, avec les mêmes mots. » H. ARENDT, *Eichmann à Jérusalem*, *op. cit.*, p. 1065.

46. E. LEVINAS, *op. cit.*, p. 290.

47. Georges GUSDORF, *La parole*, PUF, coll. Quadrige, 2007, p. 121.